

Bible et écologie

Protection de l'environnement et responsabilité chrétienne

par Frédéric Baudin

Ecrivain et conférencier, directeur de l'association « Culture-Environnement-Médias »
(Article publié dans la Revue Réformée, n° 232, mars 2005, avec autorisation)



Introduction

Plusieurs couples de verbes sont employés dans le livre de la Genèse pour définir le *mandat culturel* adressé par Dieu à l'humanité. Trois couples de verbes résument cette mission, toujours actuelle, de bien cultiver le « jardin » dans lequel nous avons été placés par Dieu au commencement : « Multiplier et remplir », « dominer et soumettre », puis « cultiver et garder » la terre. Que signifient ces verbes de la Genèse, en quoi consiste ce mandat que Dieu nous confie ? Quelles en sont les conséquences pour le milieu naturel, pour notre environnement ? Enfin, les chrétiens ont-ils une responsabilité particulière dans le domaine de la protection de l'environnement ?

Multiplier et remplir la terre

On dénombrait, au début du 19^e siècle, environ 1 milliard d'individus, 4 milliards en 1930, 6 milliards en l'an 2000 et environ 6,7 milliards en 2008. Cette « explosion démographique » est en partie la cause de la dégradation de notre environnement actuel. Il a fallu, en effet, nourrir cette population sans cesse croissante et, pour cela, développer l'agriculture et l'industrie, puis assurer la distribution à grande échelle des produits : ces mesures indispensables ont malheureusement entraîné une pollution indubitable et perturbé les équilibres naturels.

Sur le plan de l'alimentation, la situation est très inégale dans le monde. Dans certaines régions, la malnutrition est toujours une réalité, en particulier en Afrique subsaharienne. La famine demeure une menace, lorsque les conditions climatiques sont défavorables ou,

plus souvent, lorsque des conflits éclatent ou que l'aide est mal répartie. En revanche, dans nos pays « développés », nous avons largement dépassé le seuil du bien-être élémentaire, même si certains de nos concitoyens ne bénéficient pas toujours, hélas, de cette abondance.

On estime que la population mondiale pourrait culminer à 10 ou 12 milliards, voire 14 milliards d'individus d'ici un siècle (selon les estimations les plus réalistes). Il semble qu'il soit possible de nourrir cette population, à condition qu'aucune perturbation majeure, climatique ou politique, ne survienne. Mais le défi est aujourd'hui de trouver des solutions agricoles, industrielles et urbaines qui nuisent le moins possible à l'environnement, tout en permettant de nourrir et d'abriter au mieux le plus grand nombre d'individus et cela sans freiner le progrès économique, technologique et scientifique. C'est une définition du *développement durable*. Le rapport Bruntland (1987) précisait que le développement actuel devrait aussi permettre aux générations futures de vivre dans des conditions de vie décentes.

Dominer et soumettre

Nous voyons se développer, depuis les débuts de l'âge industriel, parfois même en prenant appui sur ces verbes de la Genèse, une domination immodérée, une exploitation presque sans bornes de toutes les ressources naturelles de la création. Les conséquences de cette surexploitation sont parfois tragiques. Il n'est pas normal que le souci du rendement, qui a sa part

légitime, ait conduit les éleveurs à utiliser, souvent *sans esprit critique ni précautions suffisantes*, des farines animales, des antibiotiques ou des hormones de croissance. Il n'est pas juste d'utiliser la formidable puissance de nos machines pour détruire sans frein les espaces naturels : près de 9 millions de km² ont été défrichés et transformés depuis 1850 pour répondre aux besoins d'une population et d'une urbanisation croissantes. La gestion de l'espace urbain n'a pas toujours été la meilleure, l'organisation de nos villes ou de nos régions laissent parfois pensifs. Et que dire de nos loisirs, de nos invasions saisonnières dans les montagnes ou sur les plages qui laissent souvent des traces indésirables dans « la nature », parfois à moyen et long terme ? Il n'est enfin pas normal que l'on développe l'industrialisation sans se préoccuper aussi de la pollution qu'elle peut engendrer. Certains sites ont été totalement défigurés, souillés, anéantis, par une pollution parfois dramatique et mortelle (Seveso en 1976, Bhopal en 1984, Tchernobyl en 1986 ; les marées noires : Torrey Canyon en 1967, Amoco Cadiz en 1978, Exxon Valdez en 1989, Erika en 1999, Le Prestige en 2002, etc.)

On a recensé, dans le monde, environ un million d'espèces végétales et quatre cent mille espèces animales. Il y aurait probablement en réalité quatre à cinq fois plus d'espèces à la surface de la terre. Les milieux les plus riches disparaissent cependant à grande vitesse, en particulier la forêt équatoriale des pays en développement, par centaines et même par milliers d'hectares chaque jour (100 000 km²/an). On avance que deux à trois espèces animales ou végétales disparaîtraient chaque jour et, parmi elles, certaines plantes qui auraient pu contenir des éléments nécessaires à la fabrication de médicaments. Des milliers d'espèces sont directement menacées d'extinction. Parmi les causes de ces disparitions *prématurées* figurent la pression démographique, l'extension des zones industrielles et résidentielles, le drainage intensif des marais et la destruction des forêts, l'usage abusif des pesticides ou des engrais, les pratiques agricoles discutables, mais aussi nos mauvaises habitudes et notre négligence.

Domination excessive, donc, mais l'excès contraire ne vaut pas mieux : certains systèmes religieux, des courants écologiques et philosophiques préconisent en effet la méthode douce, et parfois même le *laisser-faire absolu*. Les adeptes du mouvement nébuleux et syncrétiste du *Nouvel Age* prônent en général un respect de la nature qui semble a priori très estimable ; mais il s'inspire en réalité d'une vision panthéiste et orientale de la nature : on ne touche pas à tel animal, car il est une parcelle de la divinité, il est sacré, il est la réincarnation d'un individu, homme ou femme, qui a plus ou moins bien agi dans sa vie antérieure.

Les systèmes religieux et philosophiques qui recommandent de ne pas intervenir sur la nature sont inspirés par un idéalisme mystique ou par le fatalisme, dont nous pouvons constater certains effets funestes sur les populations si longtemps livrées à la maladie, à la malnutrition et à la prolifération anarchique. Il nous faut donc faire un choix entre le tout « dominer et soumettre », en vogue depuis l'âge industriel et l'utopique *laisser-faire* prôné par de doux rêveurs ou par les plus résignés, qui ne sont pas toujours les plus inoffensifs.

D'après la Genèse, les hommes et les femmes étaient invités à remplir, dominer et cultiver la terre *en communion avec Dieu*, c'est-à-dire avec l'amour, la sagesse et le discernement que Dieu leur inspirait. Il ne s'agissait pas pour eux d'exercer leur tyrannie sur la création, mais plutôt d'en prendre soin pour le bien de toutes les créatures et pour la gloire du Créateur. L'un des verbes hébreux traduit par dominer (*radâ*), est employé à plusieurs reprises dans le Pentateuque. Dans le Lévitique, en particulier, il est rappelé aux descendants d'Abraham, dans le cadre des lois sur le travail domestique, qu'ils ne doivent pas dominer sur leurs frères de façon tyrannique (Lv 25 et 26). Ces lois étaient données pour éviter les problèmes de l'esclavage. Les serviteurs juifs pouvaient être rachetés par un membre de leur famille ; ils avaient la possibilité de recouvrer la liberté lors de l'année sabbatique, tous les sept ans, ou lors du jubilé, tous les cinquante ans. Le même verbe *dominer* est employé par les prophètes, comme Ezéchiel ou Jérémie, qui rappellent que le roi doit exercer sa domination pour le

bien de son peuple, comme un berger envers son troupeau et non comme un tyran assoiffé de pouvoir.

Cultiver et garder la terre

En hébreu, les verbes « cultiver » (*'avad*) et « garder » (*Samar*) ont aussi une connotation religieuse : on « garde » les commandements de Dieu ; le verbe cultiver, travailler, peut avoir le sens de « rendre un culte », « servir Dieu ». Ce verbe est employé pour désigner l'activité des Lévites dans le tabernacle dressé dans le désert ou dans le temple de Jérusalem. Les prêtres étaient tenus de « garder » le sanctuaire, et notamment de préserver la pureté du lieu saint de toute souillure profane. L'autorité des êtres humains, déléguée par Dieu, leur vocation – remplir et cultiver la terre, identifier, nommer et protéger les êtres vivants –, leur *domination* implique également leur responsabilité devant Dieu.

La nature porte l'empreinte du Créateur, comme le suggère l'apôtre Paul au début de l'épître aux Romains, où il fait écho à de nombreux psaumes et à d'autres textes de l'Ancien Testament. Cette révélation de Dieu dans la nature est partielle, mais les hommes et les femmes créés à l'image de Dieu peuvent au moins reconnaître, dans cette nature, la marque de la divinité. Cela les rend même, souligne l'apôtre Paul, inexcusables de ne pas avoir rendu leur culte au seul vrai Dieu. Cette révélation fonde donc leur responsabilité. Elle dévoile, d'une certaine manière, leur faute devant Dieu : ils se sont tellement fourvoyés qu'au lieu de servir le Créateur, ils ont servi la créature. Autrement dit : ils ont rendu un culte à la créature ; ils ont travaillé pour la seule créature. Le renversement est alors complet : au lieu de dominer sur les poissons, les oiseaux et les reptiles, les animaux de tous les milieux, les hommes et les femmes en sont réduits à adorer ces créatures, à les diviniser. C'est littéralement le cas pour la *Deep Ecology* et les mouvements qui empruntent aux religions païennes le culte de la déesse Gaïa, la Terre divinisée, pour justifier un écologisme équivoque.

Les fautes dénoncées par l'apôtre dans la suite de sa lettre aux Romains sont éloquentes : elles trahissent la prétention de

l'être humain à la démesure, à franchir les limites de sa condition, tant sur le plan spirituel que moral et pratique, dans tous les domaines, familial, sexuel, social et économique. Or, c'est bien dans le respect des limites fixées par Dieu que se trouve sans aucun doute l'alternative à l'exploitation démesurée de la création, à cette divinisation, ce culte idolâtre dénoncé par les prophètes et les apôtres. En voulant s'affranchir de Dieu, en servant la créature au lieu du Créateur, l'homme qui se croit sage se conduit en réalité comme un insensé.

Les êtres humains prétendent mettre en œuvre leur raison et leur vision mécaniste d'un monde sans Dieu, où ils ne voient qu'un enchaînement de causes et d'effets qu'il leur appartient de comprendre pour mieux le maîtriser. Mais leur volonté de dominer la création, afin d'en tirer le plus grand bénéfice — et le plus immédiat —, leur cupidité les conduit à appauvrir cette création de façon aujourd'hui alarmante, à la polluer d'une manière parfois irréversible à court ou moyen terme, à la modifier (notamment sur le plan génétique) sans toujours maîtriser ces changements, un peu comme l'apprenti sorcier.

Dans son ouvrage *Révélation des Origines*, le théologien évangélique, Henri Blocher, affirme que si « l'homme obéissait à son Dieu, il serait le moyen d'une bénédiction pour la terre, mais dans son avidité insatiable, dans son mépris des équilibres créationnels, dans son égoïsme à courte vue, il la pollue, il la détruit, il fait d'un jardin un désert... » (p. 181).

Les chrétiens n'échappent pas toujours, hélas, à cet enchaînement nuisible pour la création. Mais comme le prétendait Lynn White, dans un article de la revue « Science » (1967) demeuré célèbre, les chrétiens portent-ils une responsabilité particulière dans la crise écologique ?

Ecologie et responsabilité chrétienne

Les lois de l'Ancien Testament, énoncées par Moïse et rappelées par les prophètes, mettent en évidence le lien entre la terre, sa fécondité, et l'obéissance morale et religieuse du peuple de Dieu. Le peuple d'Israël devait observer le sabbat, un jour

par semaine, et ne pas travailler ce jour-là ; le repos était pour ces hommes et ces femmes un signe de leur dépendance envers le Seigneur, de leur foi en Dieu qui pouvait pourvoir à leurs besoins même lorsqu'ils se reposaient. C'était pour eux le rappel qu'ils étaient des créatures limitées dans le temps et dans l'espace et qu'ils devaient respecter leurs limites aussi bien que celles des autres créatures, dont les animaux avec lesquels ils travaillaient. La terre même devait « jouir de ses sabbats », se reposer pour être plus féconde. Mais lorsque ces commandements étaient transgressés, la terre, littéralement, « vomissait » les habitants (Lv 18.27). L'image biblique est éloquente ! La terre ne supporte pas la surexploitation par les hommes, et cela la rend malade. Elle subit les effets de la désobéissance des hommes à la Loi de Dieu. Dans les livres du Lévitique et du Deutéronome, en particulier dans l'énoncé des bénédictions et des malédictions, un lien étroit est souligné entre l'obéissance à Dieu, le climat favorable, la fertilité de la terre et l'abondance des récoltes : la solidarité entre les créatures assure la sauvegarde de l'ensemble de la création.

Cela demeure toutefois un idéal à atteindre ; il serait pour le moins excessif de considérer tout désordre actuel dans le monde comme la conséquence des fautes précises d'un peuple ou d'individus envers Dieu. Nous savons à quels excès cette interprétation simpliste peut mener... Le monde reste marqué par la réalité du mal, il est « assujéti à la vanité ». Les hommes peuvent donc soumettre la création, à condition de rester eux-mêmes soumis à Dieu, à ses commandements, à condition qu'ils demeurent en communion avec Dieu. Et cela est possible, au moins jusqu'à un certain point, soulignent les auteurs du Nouveau Testament, puisque Dieu lui-même a rétabli cette communion par Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le médiateur d'une nouvelle alliance entre Dieu et son peuple.

Le peuple de Dieu n'est cependant pas encore dans la « nouvelle création », même si les chrétiens sont d'ores et déjà, insiste l'apôtre Paul, de nouvelles créatures, littéralement (en grec) une nouvelle *création* en (dans l'union à) Jésus-Christ (2 Co 5.17). Certains chrétiens vivent plus ou

moins bien cette tension entre le présent et l'avenir, spécifique à la foi chrétienne. Ils ont parfois tendance à mettre l'accent sur les dernières phrases du *Credo*, le retour de Jésus-Christ, le jugement dernier, la « dissolution de toutes choses » évoquée par l'apôtre Pierre dans sa deuxième lettre, la « fin du monde », pour employer une expression plus familière aux accents apocalyptiques ! Tout doit disparaître ! Après moi, le déluge ! Mais la fin a commencé depuis deux mille ans, Jésus et ses disciples l'affirment. La discontinuité entre l'ancienne et la nouvelle création n'est peut-être pas aussi radicale.

La Bible l'évoque, Jésus lui-même le souligne : le jugement purificateur aura lieu. Mais l'Écriture mentionne aussi la *continuité* entre cette création devenue corrompible et la nouvelle création incorruptible à venir, déjà révélée en Jésus-Christ ressuscité. Au jour de la résurrection finale, la nature elle-même, le ciel et la terre, seront régénérés, renouvelés, recréés, transformés... Dieu demeure le Seigneur de toute la création, de toute créature, et c'est donc l'ensemble de cette création qui est appelé, avec les élus de Dieu, au salut, au rétablissement de toute chose, évoqué par l'apôtre Paul (Rm 8.18-23), c'est-à-dire au rétablissement de relations justes, dans la foi en Jésus-Christ, entre les créatures et leur Créateur, mais aussi entre les créatures elles-mêmes.

Dans la Bible, la matière n'est pas assimilée au mal. Dieu lui-même choisit de s'incarner en homme et Jésus ressuscite avec un corps que ses disciples peuvent reconnaître et que Thomas peut toucher. Il nous faut lutter contre l'idée, issue du platonisme et du gnosticisme, d'un « ciel » ou d'un « royaume de Dieu » désincarné, qui serait libéré de toute matière assimilée au mal, le lieu des âmes pures sans corps. On retrouve un peu cette même pensée dans les religions ou philosophies orientales, qui considèrent le monde matériel comme une illusion, pour mettre davantage l'accent sur le monde spirituel, qui lui serait supérieur. La pensée biblique ne méprise pas cette création, qui est déclarée bonne. Elle insiste également sur la nouvelle création, une régénération spirituelle, déjà commencée en ceux qui ont foi en Jésus-Christ, mais aussi une rédemption corporelle, la résurrection des êtres

humains dans de nouveaux corps incorruptibles, appelés à vivre sous le règne de Dieu. Les chrétiens, comme d'ailleurs les non-chrétiens, vivent parfois avec la pensée, plus ou moins consciente, que les ressources naturelles sont sans limite, que la diversité biologique ne semble pas souffrir d'un appauvrissement, qu'il y aura de toute façon « une solution » et que l'homme vaut bien plus qu'une fleur, un oiseau, un poisson, un coléoptère ou un serpent. L'homme et la femme sont des créatures précieuses ; nous avons raison de nous préoccuper du salut et du bien-être de nos contemporains. Mais nous cherchons précisément, en tant que chrétiens, à protéger cette création à travers laquelle Dieu se révèle et que nous sommes appelés à gérer comme de bons intendants mandatés par leur Créateur. Nos réserves naturelles et énergétiques sont limitées : l'eau potable manque dans de nombreuses régions du monde (elle pose aussi des problèmes d'approvisionnement et de régénération dans nos pays développés), bien des ressources ne sont pas inépuisables. Nous devons donc changer nos modes de comportement, si nous voulons que les générations suivantes vivent dans des conditions acceptables. Nous pouvons économiser nos ressources, protéger le patrimoine naturel qui nous est confié, penser aux générations futures et dénoncer l'égoïsme de notre génération.

Nous relevons le défi, en tant que chrétiens, de respecter les limites esquissées par Dieu. Nous devons essayer de gérer cette création, de « cultiver le jardin », de remplir cette terre et d'en prendre soin d'une façon intègre, *en communion* avec notre Créateur, autant qu'il est possible dans le cadre de la « nouvelle alliance », avec amour, sagesse et discernement. Là se pose une réelle question d'éthique : quelles sont, dans ces conditions (les meilleures !), les limites du fameux « principe de précaution » ? Quelle place peut-on laisser à la créativité, à la recherche et au développement, qui impliquent parfois – souvent – le dépassement de certaines limites ?

Quoi qu'il en soit, nous partageons cette responsabilité de bien gérer notre patrimoine naturel avec l'ensemble de nos contemporains engagés dans tous les

domaines : les autorités politiques, les industriels, les chercheurs et les biologistes, les agriculteurs, les grands distributeurs et les consommateurs que nous sommes tous ! Il serait trop facile de rejeter la responsabilité sur un seul des maillons de la chaîne. Les recommandations publiées lors de grands rassemblements internationaux vont dans le même sens, de même que les conseils émis par le gouvernement français pour contribuer à la préservation de l'environnement dans notre pays.

A bien des égards, les chrétiens ne sont pas davantage responsables que les croyants d'autres religions. Un bilan mitigé pourrait être dressé pour diverses civilisations ou pour des pays sous l'influence d'autres religions. L'Orient réputé si respectueux de la nature, à juste titre dans bien des cas, a fini par tomber dans les mêmes travers que les pays occidentaux, notamment la Chine ou le Japon. La culture sur brûlis en Afrique et le surpâturage en Méditerranée dans les empires grecs ou romains montrent que les conséquences de ces pratiques agricoles sur les sols demeurent, aujourd'hui encore, sensibles et visibles dans les paysages. Certaines idéologies politiques comme le communisme en URSS et dans les pays d'Europe de l'Est ont totalement négligé l'environnement : la situation écologique de ces régions est souvent désastreuse, elle présente de sérieux dangers pour les populations.

Les adeptes les plus radicaux de la *Deep Ecology* et des courants du Nouvel Age affirment que l'homme est dénaturé et qu'il faut, pour préserver la biodiversité, changer de paradigme. Selon eux, les hommes doivent renoncer à leur anthropocentrisme pour le remplacer par un « biocentrisme » propre à une civilisation évoluée et post-moderne. L'être humain se retrouve alors relégué à la périphérie du système, il n'est plus qu'un élément insignifiant sur cette terre qui le devance dans le temps et lui survivra. Sa disparition pourrait même favoriser la biodiversité puisqu'il est la principale cause des désordres actuels !

Si le christocentrisme des chrétiens leur permet d'éviter ces excès, il reste néanmoins vrai qu'ils ont commis des erreurs. Ils n'ont pas toujours été un modèle, indi-

viduel et collectif, de bonne gestion des ressources naturelles ; ils ont souvent contribué, au contraire, à les surexploiter. Nous pourrions également dénoncer les dérives d'une société outrageusement consumériste, précisément dans les pays de tradition chrétienne, qui ont négligé l'enseignement biblique dans ce domaine. Pourtant, notre point de vue chrétien est porteur d'un projet de vie pour ce monde présent, même si les chrétiens n'en ont pas toujours été les meilleurs témoins, loin s'en faut !

Nous avons une vision du monde, de notre prochain, de notre environnement, spécifique à la foi en un Dieu Créateur. Notre regard se tourne également vers le monde à venir, car nous croyons que Dieu renouvellera un jour cette création. Et nous croyons que notre responsabilité actuelle n'est pas sans conséquences sur le monde à venir. Nous savons, en tant que chrétiens, qu'il n'y a pas (et qu'il n'y aura pas) d'écologie parfaite. Nous ne croyons pas que l'homme sera capable d'établir le règne de Dieu sur terre, grâce à son intelligence, son habileté technique, ni même grâce à ses mesures de protection de l'environnement ou pour assurer un développement durable. Nous continuons à dénoncer la réalité du mal, comme aussi l'utopie du progrès, de la productivité ou de l'écologie qui nous délivreraient de ce mal ancré dans le cœur de l'homme. C'est sur ce point précis que la théologie sous-jacente du mouvement inauguré par le physicien Von Weizsäcker révélait quelque faiblesse.

Il nous faut donc rester vigilants pour ne pas considérer la protection de l'environnement, aussi nécessaire soit-elle, comme la panacée, le remède universel à notre condition humaine corrompue, affaiblie par le mal. C'est la tentation de ces courants qui tendent à diviniser la nature, de tendance panthéiste et syncrétiste, très présents dans les milieux écologistes. Cette influence est parfois sensible jusque dans les rassemblements organisés par le Fonds Mondial de la Nature (WWF) et l'Alliance des religions et de la conservation (ARC). Une première manifestation de ce courant a eu lieu en marge du rassemblement inter-religieux d'Assise, en 1986. Il a pris une certaine ampleur, jusqu'au rassemblement de Katmandou en

l'an 2000. En France, ce mouvement se développe depuis les rassemblements inter-religieux en 2001 au monastère (orthodoxe) de Solan, dans le Gard et celui du Mont-Saint-Michel en avril 2003. L'apport des différentes traditions religieuses sur la réflexion et la protection active de l'environnement est souvent positif, mais le flou syncrétiste qui semble caractériser ces rassemblements des grandes et petites religions pose problème. L'écologie risque de devenir une nouvelle idéologie de portée mondiale, c'est peut-être même la prochaine grande utopie universelle...

Les chrétiens ne sont pas pour autant contre le progrès ou l'évolution des techniques qui procurent un certain confort ! Mais ce confort, sans Dieu, peut être un piège, dès lors qu'il conduit à ne plus reconnaître en Dieu le Créateur, dont nous demeurons dépendants (Cf. Dt 8). Ce confort peut aussi nous donner l'illusion que notre pouvoir sur la création et les créatures (dont les hommes) est sans limite. L'annonce de l'Évangile, la conversion des hommes et des femmes à Dieu, un véritable changement de comportement dans tous les domaines de notre vie peuvent atténuer les effets du mal, tant parmi les humains que dans la nature. La création tout entière sera ainsi mieux respectée. Mais nous savons que notre éthique de la création n'apportera qu'une amélioration partielle. Dieu seul reste souverain pour régénérer cette terre, pour « créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre ». Cela ne doit pas non plus nous empêcher de combattre le mal sous toutes ses formes, d'être sensibles à notre environnement, dans une authentique perspective chrétienne, en communion avec Dieu.

Car prendre soin de la création, dans le temps présent, c'est aussi une façon d'aimer Dieu et notre prochain...

Pistes pratiques

Comment pouvons-nous, dans notre univers quotidien, contribuer à protéger la création, à lutter contre la surexploitation des ressources ? Les pistes de réflexion que nous suggérons ici sembleront peut-être utopiques, voire simplistes... L'idéal à atteindre est élevé ; il s'apparente même à la quadrature du cercle, si l'on cherche à satisfaire toutes les conditions du « développement durable », parfois contradictoires...

Nous pouvons :

- Tout simplement résister aux tentations de la publicité, de la mode, du matérialisme ! Et, en revanche nous contenter davantage de ce qui est nécessaire et non superflu pour vivre : n'hésitons pas à marcher à contre-courant ! Revenons à un style de vie plus modéré...
- Éviter de tomber dans les pièges de la civilisation des loisirs, du divertissement (la diversion est contraire à la conversion !). Exerçons notre esprit critique, notre discernement humain et spirituel, à la lumière de la Bible et n'ayons pas peur de remettre ainsi en cause les modèles dominants... Tout est permis, sans doute, mais tout n'est pas utile, loin de là !
- Réduire notre consommation et marcher davantage ou utiliser nos vélos ! Nous pouvons aussi réduire, dans certains cas, notre consommation d'eau potable, d'électricité, etc.
- Lutter contre la pollution domestique et pratiquer le tri sélectif des déchets en vue du recyclage (à condition que des filières de recyclage existent, soient bien organisées et rentables) et inciter nos autorités locales dans ce sens.
- Favoriser le développement des énergies renouvelables (solaire, éolienne, hydro-électrique, etc.), mais est-il réaliste de tout en attendre ? L'énergie nucléaire restera très probablement indispensable, il importe donc de favoriser la recherche pour mieux la maîtriser...
- Développer l'éducation, la sensibilisation à l'environnement, en particulier auprès des jeunes, dans le cadre de l'enseignement religieux, par exemple, et des associations ou des organismes spécialisés (camps de jeunes, scouts, etc.).
- Dénoncer la désinformation dont nous sommes souvent l'objet, ce qui suppose que nous fassions l'effort de nous informer, même si cela n'est pas toujours facile...
- Prendre place dans le débat politique (gestion de la cité) : rien ne nous empêche de faire entendre notre voix auprès des autorités locales, régionales ou nationales, pour les encourager à prendre des mesures saines visant à protéger l'environnement.
- Être sensible à la situation des pays en développement, où les risques de pollution et de surexploitation sont accrus à cause de l'absence de réglementations sur place, du manque de moyens pour lutter efficacement et à cause de l'appétit parfois démesuré des grands groupes industriels (qui peuvent par ailleurs avoir, dans certains cas, une influence positive).
- Rechercher des solutions adéquates par le biais de nos œuvres ou missions chrétiennes et favoriser, par exemple, le « commerce équitable ».
- Aborder ce sujet lors d'un débat dans nos églises et trouver ensemble des solutions pratiques à notre portée. Il faut continuer dans ce sens et ne pas négliger les petits commencements : la mise en pratique des recommandations formulées par les autorités civiles ou religieuses commence par nos gestes très simples qui visent à préserver la Création dans notre univers quotidien.